L'hypertexte, entre logiques éditoriale et documentaire

Cécile de Bary

▶ **To cite this version:**

Cécile de Bary. L'hypertexte, entre logiques éditoriale et documentaire. 2007. sic_00176219

HAL Id: sic_00176219

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00176219

Preprint submitted on 2 Oct 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cécile De Bary

Université de Nice-Sophia Antipolis

L'hypertexte, entre logiques éditoriale et documentaire

La notion d'édition électronique n'implique pas l'hypertextualité mais y est souvent associée. Elle incite à tenter de situer l'hypertexte dans l'histoire éditoriale. Pourtant, une telle association – ou une telle détermination historique – n'a rien d'évident : l'hypertexte a d'abord été conçu comme un outil documentaire. Le rappel des grandes étapes de cette conception le fait manifestement apparaître. Ainsi, dans l'article « As We May Think », Vannevar Bush, le « père » de l'hypertexte, tente de répondre aux difficultés d'accès causées par la croissance de documents scientifiques de plus en plus cloisonnés entre des disciplines diverses (Bush, 1945). Quelque légendaire que soit cette paternité, il demeure que cette légende fondatrice est documentaire.

De même, le NLS (le oN Line System) de Douglas Englebart est un projet d'archivage, d'articles scientifiques encore. Et si Théodore Nelson a voulu concevoir un nouveau type de « document », son projet Xanadu est élaboré en référence au mythe de la bibliothèque universelle (voir Baritault, 1990).

Il faudrait dégager plus concrètement l'importance des bases de données dans cette histoire, à partir notamment de l'étape fondamentale représentée par le logiciel Hypercard (créé par Bill Atkinson en 1987). Je me contenterai de rappeler l'aboutissement de cette genèse, que personnifie Tim Berners-Lee. En 1989, les propositions de ce dernier concernent encore des travaux scientifiques et des informations. Il privilégie l'échange, de travaux en cours en particulier. Sans m'attarder sur cette dimension d'échange, qui constitue une inflexion

importante, je vais m'intéresser à la coexistence, à l'entrecroisement entre logiques documentaire et éditoriale. Il s'agit bien sûr de deux logiques très différentes. Mettre en forme et diffuser un contenu, dans un cadre commercial, ce n'est pas en effet guider vers un contenu déjà disponible. Donner accès à l'ensemble de l'information, ce n'est pas non plus filtrer la diffusion de textes, pour leur donner une visibilité, voire une légitimité.

De l'âge de la localisation à celui de l'accès

Il demeure que les deux pratiques ne se sont pas développées de manière indépendante, par exemple – dans un lointain passé – sous l'influence de la pensée scolastique, qui conçoit le livre comme l'instrument du travail intellectuel. Je cite l'introduction de l'*Histoire de la lecture dans le monde occidental,* de Guiglielmo Cavallo et Roger Chartier, qui évoquent pour le livre : « un véritable système de techniques auxiliaires de la lecture et de la consultation du livre, destinés à identifier rapidement le passage que l'on recherche : rubrication, découpage en paragraphes, titres de chapitre, séparation du texte et du commentaire, sommaires, tables des concordances des termes, index et tables analytiques alphabétiques.

Simultanément, l'espace des livres connaît lui aussi des changements. Au XIII^{e} siècle, avec l'apparition des ordres mendiants, naît la bibliothèque destinée avant tout à la lecture et non pas à l'accumulation d'un patrimoine et de sa conservation ; et naît aussi une bibliothéconomie qui repose sur le catalogue, conçu non plus comme un simple inventaire mais comme un instrument de consultation destiné à localiser tel livre dans la bibliothèque ou dans d'autres de la même aire géographique » (Cavallo, Chartier, 1995 : 27).

Avec internet, ce sont de nouveaux outils de localisation des ressources textuelles qui s'imposent. Il ne s'agit d'ailleurs plus d'outils de localisation mais de moyens d'accès. Comme le disent plus loin les deux mêmes auteurs, le texte, en sa représentation électronique est « détaché de ses matérialités et de ses localisations anciennes » et « peut théoriquement

atteindre n'importe quel lecteur en n'importe quel lieu. » Parce que l'espace lu n'est plus comme auparavant le même que celui où l'écrit est mémorisé [1], la lecture, la documentation, l'édition peuvent s'affranchir de certaines contraintes, celles correspondant à la localisation matérielle du support de mémorisation.

Ainsi, alors que le lien hypertextuel permet un accès direct au texte lui-même, le lecteur de bibliothèque repère dans un catalogue l'emplacement d'un ouvrage, sa cote, à partir des indications permettant de l'identifier (son auteur, son titre, son éditeur) afin d'accéder ensuite à un texte. Autre exemple, celui de la note, dont Christian Vandendorpe dit de façon certes un peu caricaturale, nous y reviendrons, que dans un hypertexte, elle « n'existe pas comme telle » (Vandendorpe, 1999 : 168). L'auteur d'un texte de savoir, pour appuyer son propos, peut indiquer dans une note les références d'un document. L'auteur d'un hypertexte, quant à lui, peut, en un passage équivalent, créer un lien avec un tel document [2].

Le lien cumule donc deux fonctions, l'une par rapport au texte source, l'autre – purement documentaire – à l'égard du texte d'arrivée. La remise en question de la différence entre ces deux fonctions risque d'abolir la conscience que le lecteur peut avoir des limites de chaque document, limites matérialisées dans l'espace de l'édition traditionnelle, par le volume et l'entour du texte (le « péritexte », selon l'expression de Gérard Genette), espace porteur des indications bibliographiques. De surcroît, la pratique du lien entre plusieurs documents pose des questions logiques, de hiérarchie, d'inclusion. Dès lors qu'avec internet, les liens se multiplient, s'entrecroisent en des réversibilités relatives et/ou partielles, l'ensemble est un rhizome sans bornes, dont il est impossible de comprendre la structuration. Peut-on même déterminer l'ensemble ?

[1] Voir Souchier, Jeanneret, 2002.

[2] Ces pratiques ne sont certes pas tout à fait équivalentes. Le lien modifie forcément le régime de la preuve qui était celui de la note, et il faudrait déterminer en quoi.

La remise en question de ces frontières qui instituent le document entraîne une perception atténuée de l'autorité du texte, ce qui explique la remise en question actuelle du droit d'auteur (avec, entre autres, la reproductibilité des documents : la facilité du « copier-coller »). Elle remet encore en question cette autre instance sociale qui s'inscrit sur le péritexte, celle de l'éditeur. On le sait, sur internet, l'éditeur est souvent mal identifié, peu visible. Certes, cette invisibilité relative n'empêche pas l'existence d'une fonction éditoriale, source de médiations diverses, mais cette fonction est remise en question, bouleversée, voire fragilisée, en tout cas redistribuée [3].

Ces questions recoupent partiellement celles que pose la confrontation entre les logiques commerciales et les pratiques de l'Open access (qui poursuivent les objectifs documentaires des fondateurs). Il semble que la rentabilité économique de l'édition électronique ne soit pas bien assurée. Elle suppose que la mise en forme et la diffusion du document soient facturées en tant que telles, que l'éditeur soit reconnu comme une entité en soi, nécessaire. Ce rôle traditionnel de l'éditeur étant mal perçu, il peut être occupé autrement par d'autres acteurs. Les revenus et la responsabilité de l'accès aux documents semblent redistribués, d'autant que l'accès à internet lui-même est facturé par des acteurs quant à eux bien identifiés, jusqu'aux propriétaires des logiciels de navigation et autres logiciels système.

Du point de vue de l'établissement du texte (comme unité), les pratiques des éditeurs de pages internet semblent avoir évolué. Ainsi, aujourd'hui, les notes existent sur internet, du moins dans certains types de textes comme les articles scientifiques. Et ce sont ces notes qui comportent un lien éventuel avec un document second : cette pratique ménage une étape, qui permet l'explicitation des références bibliographiques. Des formes péritextuelles s'instaurent,

[3] Voir le dossier « Fonction éditoriale et internet » de *Communication & Langages* dirigé par Emmanuël Souchier (Souchier, 2001).

ainsi de l'usage d'une page de titre [4]. Des formes de fermeture s'imposent, comme celle que permet le format PDF. Il demeure difficile de prévoir les évolutions à venir. Ce que je voudrais plus modestement tenter, c'est d'observer comment des pratiques antérieures se trouvent réinvesties sur le support électronique.

Le réinvestissement du genre

Un concept comme l'horizon d'attente (Jauss, 1974 : 54) désigne le conservatisme à l'œuvre dans toute écriture et dans toute lecture : on lit et on écrit à partir d'une expérience antérieure de l'écrit. C'est par exemple le genre qui fournit les repères nécessaires à l'élaboration comme à la réception du texte.

On peut observer, aujourd'hui, comment le genre de l'article scientifique n'a guère été transformé dans sa structure par Internet. Les articles sont des documents longs, difficiles à lire à l'écran. L'usage du lien se borne souvent à des allers-retours entre appel de note et note située en fin de texte. Quand des expériences plus radicales ont été tentées, celle de l'*Atelier de théorie littéraire* du site Fabula, par exemple, le modèle de l'article long s'est rapidement imposé au sein de la structure proposée, qui aurait dû être un véritable hypertexte théorique : pour introduire les ensembles notionnels, les coordonnateurs ont dû renoncer à utiliser une carte de notions pour, traditionnellement, présenter les contributions dans un texte introductif. On perçoit, à travers cet exemple, que les pratiques d'écriture ne risquent pas de changer rapidement.

Évidemment, sur internet, on ne consulte pas que des textes à dominante unilinéaire, mais aussi nombre d'hypertextes à proprement parler. Ceux-ci correspondent surtout aux caractéristiques éditoriales et à certains projets des genres de l'encyclopédie et du journal, ou

[4] Il faudrait compléter ces remarques par une étude des balises, qui permettent de donner des indications de type péritextuel en langage html (ou xml). Ces balises donnent davantage d'indications sur le contenu de l'article, voire sur son auteur, que d'indications éditoriales.

du magazine. Reprenant les principes de découpage des anciens textes de savoir, des pages d'index, de sommaires, de tables alphabétiques donnent accès à un contenu démultiplié entre plusieurs unités invisibles. La reprise de la mise en page en mosaïque des journaux et des magazines permet de donner accès à des « ressources cachées » apparemment inépuisables [5]. Ces deux aspects correspondent à un concept exposé par Vandendorpe dans *Du papyrus à l'hypertexte*, celui de « tabularité » (Vandendorpe, 1999 : 182).

Reprendre les spécificités éditoriales de certains genres, c'est aussi donner des indications de lecture. Internet s'impose dans les domaines où la lecture extensive est déjà pratiquée (l'information, en particulier). Il permet aussi de donner accès à des textes brefs lisibles directement sur écran (textes poétiques, fragments de journal intime) ou à des textes longs, qui seront souvent imprimés, s'ils doivent être lus à proprement parler. En tout cas la linéarité de la lecture et sa possible démultiplication relève d' « une convention générique et non médiatique » (Archibald, 2002 : 123). L'hypertexte ne transforme pas comme magiquement les conventions de la lecture, il rend possible l'adaptation de certaines d'entre elles. Cette adaptation implique de multiples détournements (qu'Yves Jeanneret et Emmanuël Souchier ont notamment commencé d'étudier).

Société de l'information et crise du sens

Réfléchir à l'hypertexte comme outil éditorial renvoie donc aux modalités de la lecture, en les resituant dans un cadre plus général : à travers le statut que l'édition réserve au texte, c'est la manière dont chaque époque envisage le sens qui s'actualise, qui se joue et qui se précise.

[5] « un "chemin de fer" ne peut avoir la même fonction dans un journal et sur internet, puisque dans le premier cas il sert à économiser un espace de texte limité de façon drastique par le nombre de pages, alors que sur le second média il doit montrer le caractère inépuisable de ressources cachées, mais nullement réduites à quelque volume que ce soit » (Jeanneret, 2000 : 79). Yves Jeanneret désigne par « chemin de fer » la mise en page en mosaïque qui s'est imposée dans la presse au XIX^{e} s.

Internet a été conçu comme une réponse à une inflation de l'information, en particulier scientifique, comme je l'ai dit. La difficulté de l'accès aux savoirs, leur démultiplication, la montée en puissance des médias sont des problèmes essentiels du XX^{e} siècle, ce dont témoigne la mise en place de recherches sur les médias aux USA dès la première moitié de ce même siècle. La période qui précède l'invention d'internet est une période obsédée par le documentaire, comme le montrent – entre autres – les accessoires de bureau (la fiche cartonnée) et les pratiques pédagogiques (l'élaboration en classe de fiches et de fichiers, la présence dans l'espace scolaire des BCD et autres CDI…).

Cette incertitude permet d'expliquer pourquoi certains auteurs, tel Georges Perec, ont pu être obsédés par le « Penser/classer », au point de reprendre pour leurs ouvrages de fiction des éléments de « tabularisation » propres aux textes de savoir : c'est l'index et les tables de *La Vie mode d'emploi* (Perec, 1978). Cet ouvrage n'est donc pas un hypertexte mais un ouvrage qui reprend avec une certaine ironie des conventions éditoriales génériques qui ne sont pas propres à la fiction. D'autres détournent le dictionnaire, comme Milorad Pavic (1988), ou l'édition savante (Nabokov, 1962).

Cette mise en scène éditoriale et littéraire est une mise en question. Mise en question de la relation entre texte et réel (par le biais de la fiction ou non), qui la met à distance, la problématise. Mise en question des réflexes de lecture. Perec encourageait explicitement ses lecteurs à utiliser les outils tabulaires pour démultiplier leur appréhension du livre, à y choisir des passages, à suivre des chemins en pointillé.

Autre exemple d'un réinvestissement scriptural d'une pensée de la lecture, Roland Barthes. On cite souvent ses textes fragmentaires sans mentionner ce que cette pratique doit au modèle du dictionnaire (l'ordre alphabétique de *Fragments d'un discours amoureux*, Barthes, 1977), mais aussi de l'encyclopédie. Je renvoie au fragment « L'œuvre comme polygraphie » du *Roland Barthes par Roland Barthes* (Barthes, 1975 : 131). Il faudrait aussi rappeler certaines

de ses pratiques d'écriture, lors de la genèse de ses essais. Barthes fut d'abord un metteur en fiches et la source de ses fragments, dont les éléments peuvent se trouver réagencés dans plusieurs essais, est souvent une fiche : des notes de lecture ou des réflexions que l'exposition de Beaubourg a montrées en 2003 (voir Alphant M., Léger N., 2002).

La pensée de la lecture que Barthes promeut à travers le concept de *tmèse* est connue (Barthes, 1973 : 21). On pourrait envisager cette pensée, non seulement pour son intérêt propre, pour sa revendication de liberté, mais aussi comme un symptôme : comme la reprise et le déplacement de modes de lecture se généralisant à cette époque-là.

Je pense à la lecture de la presse, bien sûr. Je pense à des pratiques qu'on peut nommer des pratiques de lecture extensive. Si cette époque n'a rien inventé de ce point de vue, l'enseignement et la promotion de la lecture rapide, fondée sur le repérage visuel, particulièrement adaptée aux supports de l'information, indique sa généralisation, voire son caractère dominant [6]. Dès lors, qu'est-ce qui a influencé les concepteurs de l'hypertexte ? Barthes, Derrida, Eco, Kristeva ? Ou bien internet réactualise-t-il des interrogations et des pratiques plus générales, peut-être moins formulées ? Ce sont ces mêmes interrogations dont ces théoriciens ont tiré les conséquences.

Dans une société caractérisée par la surabondance de l'information, le sens est caractérisé par une moindre évidence. Or, l'idée de la « mort de l'auteur » (Barthes, 1967) procède d'une remise en question de l'évidence signifiante. Le structuraliste, quant à lui, envisage essentiellement des signifiants pour rechercher ou établir des structurations, ce qu'est pour lui le sens : c'est donc le sens qui fait l'objet d'un questionnement, sans qu'il soit garanti par une autorité.

Cela conduit bientôt à bouleverser la conception du texte. Le pôle de la réception devient essentiel. De plus, si l'intention de l'auteur ne garantit plus d'unité de sens, le texte peut

[6] Pour la France, cette promotion fut d'abord le fait de François Richaudeau (Richaudeau, 1969).

s'envisager comme ensemble de fragments réagençables, réorganisables et donc réinterprétables. (C'est l'idée déjà évoquée de *tmèse*.) Cet éclatement potentiel s'accompagne d'une conscience aiguë du dialogisme textuel et de l'intervention de l'intertexte.
C'est donc parallèlement la conception du texte-monument qui est remise en cause, pour envisager une fabrique du texte, une historicité, ce qui permet à la critique génétique d'appréhender la démultiplication de ses avant-textes. L'importance d'un groupe comme l'Oulipo résulte de ce que le texte contraint met en avant un programme d'écriture, qui problématise l'idée d'intention signifiante préalable à l'écriture, puisque *a priori* absente. L'écriture peut s'envisager comme pratique partageable, d'où une dénonciation de la dichotomie entre auteur et lecteur, dichotomie effectuée au nom de la valeur [7].

Pour conclure, l'élaboration des modalités de l'édition électronique a été manifestement rendue possible par des modifications dans les pratiques et les conceptions de la lecture. La société de l'information semble avoir suscité une crise du sens et de la lecture, qui s'est notamment manifestée par une obsession documentaire. De même, la mise en place des usages du support numérique, encore balbutiante, a des implications intellectuelles certaines. L'édition électronique entraîne une redéfinition du statut et donc, plus ou moins explicitement, du fonctionnement du texte. Ces implications intellectuelles sont mises en œuvre actuellement à travers la question de l'unité textuelle et hypertextuelle, à travers l'existence problématique de l'éditeur, à travers la question de l'auteur et de son droit (comme le montrent des débats législatifs récents). Autant de questions collectives, auxquelles nous tentons difficilement de répondre.
Entrecroisant logiques documentaire et éditoriale, internet est le lieu de tensions et de paradoxes : créé comme une réponse à la surabondance de l'information, il en démultiplie la

[7] Voir par exemple le début de *S/Z*, de Roland Barthes (Barthes, 1970 : 10).

diffusion et la production. Il fragilise les éditeurs et déplace le travail des bibliothécaires et des documentalistes, qui se font formateurs ou guides…

Références

Alphant M., Léger N., dir., 2002, *R-B : Roland Barthes*, Paris, Éd. Le Seuil/Éd. du Centre Pompidou/Imec.

Archibald S., 2002, « Sur la piste d'une lecture courante : spatialité et textualité dans les hypertextes de fiction », pp. 115-137 *in* Vandendorpe C., Bachand D., dir., *Hypertextes, espaces virtuels de lecture et d'écriture*, Québec (Canada), Nota Bene, coll. « Littérature(s) ».

Baritault A., 1990, « Xanadu », *Science et Vie Micro*, n° 77, novembre, pp. 190-193.

Barthes R., 1967, « La mort de l'auteur », pp. 40-45 *in Œuvres complètes*, III, Paris, Éd. Le Seuil, 2002.

Barthes R., 1970, *S/Z*, Paris, Éd. Le Seuil.

Barthes R., 1973, *Le Plaisir du texte*, Paris, Éd. Le Seuil.

Barthes R., 1975, *Roland Barthes*, Paris, Éd. Le Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1995.

Barthes R., 1977, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éd. Le Seuil.

Berners-Lee T., 1989, « Information Management : A Proposal », http://www.nic.funet.fi/index/FUNET/history/internet/w3c/proposal.html, dernière consultation en juillet 2007.

Bush V., 1945, « As We May Think », *The Atlantic Monthly*, vol. 176, n° 1, juillet, pp. 101-108.

Cavallo G., Chartier R., dir., 1995, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éd. Le Seuil, coll. « L'univers historique », 1997.

Jauss H.R., 1974, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

Jeanneret Y., 2000, *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?*, Lille, Presses

universitaires du Septentrion, coll. « Communication ».

Nabokov V., 1962, *Feu pâle*, Paris, Gallimard, 1965.

Pavic M., 1988, *Le Dictionnaire khazar*, Paris, Belfond.

Perec G., 1978, *La Vie mode d'emploi*, Paris, Hachette.

Richaudeau F., *La Lisibilité*, Paris, Retz, 1969.

Souchier E., 2001, dir., « Fonction éditoriale et internet », *Communication & Langages*, n° 130, décembre, pp. 32-46.

Souchier E., Jeanneret Y., 2002, « Écriture numérique ou médias informatisés ? », *Dossier Pour la science*, dossier hors série n° 33, *Du signe à l'écriture*, octobre, pp. 100-105.

Vandendorpe C., *Du papyrus à l'hypertexte, essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 1999.